Influences et échos des conceptions historiographiques de Polybe dans l'Antiquité tardive

Autor(en): **Paschoud, François**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **20 (1974)**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-661004

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VIII

FRANÇOIS PASCHOUD

Influences et échos des conceptions historiographiques de Polybe dans l'Antiquité tardive

INFLUENCES ET ÉCHOS DES CONCEPTIONS HISTORIOGRAPHIQUES DE POLYBE DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE

La mention du nom prestigieux de Polybe dans deux passages importants [1] de l'*Histoire nouvelle* de Zosime, dans lesquels l'auteur indique son plan et ses intentions d'historien, paraît à première vue justifier le titre prometteur de la présente étude. En fait, si l'on réserve le cas particulier de Zosime, ces influences et échos sont extrêmement limités. K. Ziegler [2] donne la liste, semble-t-il exhaustive, des auteurs des IVe, Ve et VIe siècles qui paraissent connaître Polybe ; en plus de Zosime, il nomme Eusèbe de Césarée, Ammien Marcellin, saint Jérôme, Paul Orose, Procope de Césarée et Agathias le Scholastique. Un examen détaillé de ce groupe en soi déjà fort modeste réduit à presque rien ce dont on peut valablement tenir compte. Pour Ammien et Orose, les index à disposition permettent d'être catégorique. Chez le premier une mention [3], à propos d'une anecdote inconnue par ailleurs, où il est question du *historiarum conditor* Polybe ; chez le second, deux mentions [4], l'une certainement, l'autre très vraisemblablement d'après Tite-Live. Pour Eusèbe et Jérôme, l'étendue des œuvres, le disparate des éditions et l'insuffisance des index invitent à plus de prudence. Chez Eusèbe, je n'ai trouvé qu'une mention de Polybe, simple citation d'une source historique [5] ; quant à Jérôme, il fait allusion à

[1] I 1, 1 ; 57, 1 ; le nom de Polybe apparaît encore en V 20, 4 ; il s'agit d'un renseignement sur un certain type de navire que donnerait cet historien ; le texte n'est pas connu par ailleurs, c'est le *fr.* 39, IV 519, 6 Büttner-Wobst (*fr.* 63, p. 1375 Hultsch).

[2] *RE* XXI 1574, 14-20, *s.v.* Polybios (1952).

[3] XXIV 2, 16.

[4] *Hist.* IV 20, 6 (cf. Liv. XXXIII 10, 7 ; 10) et V 3, 3.

[5] *PE* X 10, 4 (= I 591, 23 Mras, *GCS* 43, 1).

un proverbe qu'on trouve notamment chez Polybe [1], et il nomme cet historien parmi ceux qui permettent de commenter le prophète Daniel [2] ; l'édition Glorie [3] de son *Commentaire sur Daniel* allègue sans cesse Polybe dans l'apparat des sources, mais rien ne prouve un emploi de première main. Procope et Agathias enfin ne mentionnent jamais le nom de Polybe, et c'est uniquement sur la base de parallèles de contenu et de style fort ténus qu'on se fonde pour affirmer qu'ils ont connu l'œuvre de ce prédécesseur [4]. On voit donc que l'utilisation directe de Polybe n'est, dans aucun de ces cas, prouvée ou très probable. Zosime reste donc à part ; les quelques similitudes stylistiques ne prouvent pas grand chose [5] ; en revanche, les mentions de I 1, 1 et de I 57, 1 obligent à poser sérieusement la double question : Zosime a-t-il lu Polybe, a-t-il subi une influence réelle de ce modèle allégué ? Ou en d'autres termes : ces mentions lui appartiennent-elles, ou dérivent-elles d'une source ?

Malgré Zosime, le résultat de cette première enquête est plutôt décevant, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure. F. Taeger [6] a déjà signalé cet oubli presque total

[1] Confronter Hier. *In Ier.* V 1 (= p. 232 Reiter, *CC* 74) et Plb. XIII 5, 6 ; cf. A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer* (Leipzig 1890), 367 sq.

[2] *In Dan.* prol. (= p. 775, 89 Glorie, *CC* 75 A).

[3] *CC* 75 A ; cf. aussi l'index de cette édition.

[4] Pour Procope, cf. *RE* XXIII 306, 49-50 (Rubin, 1957) : « Auch Appian und Polybios haben zweifellos (?) auf ihn (*sc.* Prokopios) Einfluss geübt » ; l'auteur ne cite cependant aucune étude moderne ni aucun passage de l'œuvre pour justifier ou illustrer son affirmation. Pour Agathias, on se reportera à l'étude de G. Franke, *Quaestiones Agathianae* (Breslau 1914) ; dans son compte rendu, H. Kallenberg, *BPhW* 35 (1915), 389, montre que les quelques rapprochements de Franke ne sont guère convaincants (cf. *infra*, pp. 342 sq., intervention Pédech et ma réponse).

[5] L. Mendelssohn, p. XIII et XXVII sq. de son édition, les a signalées, et en indique ici et là quelques-unes dans son apparat.

[6] *Die Archaeologie des Polybios* (Stuttgart 1922), 150 sq., et *Charisma. Studien zur Geschichte des antiken Herrscherkultes* II (Stuttgart 1960), 641.

de Polybe à la fin de l'Antiquité et il en a pertinemment indiqué les raisons : d'une part son style n'était plus au goût du jour — déjà Denys d'Halicarnasse le trouvait insupportable à la longue [1] ; de l'Antiquité à aujourd'hui, on n'a jamais vu Polybe au programme des écoles, l'opinion orthodoxe voulant qu'il écrive mal ; d'autre part et bien plus encore, son rationalisme ne correspondait plus du tout à la *forma mentis* de cet âge théologique qu'est le Bas-Empire, qui en général ne concevait plus l'histoire comme la quête d'une vérité la plus objective possible, ni même comme un moyen d'enseignement de morale politique, mais, le plus souvent, comme une arme de propagande idéologique ou un instrument de démonstration théologique.

Telle étant donc la situation, Zosime se trouvera au centre des réflexions qui suivent, les autres historiens des IVe, Ve et VIe siècles n'étant que très peu mis à contribution. De plus, l'examen de l'influence de Polybe sur l'auteur de l'*Histoire nouvelle* nous conduira, comme on verra, bien plus à aborder une série de problèmes spécifiques de l'Antiquité tardive plutôt qu'à parler d'un « Nachleben », quasi inexistant, de l'historien de la conquête romaine.

On a souvent voulu voir une influence de Polybe dans un chapitre du préambule de l'*Histoire nouvelle* où Zosime s'en prend avec vigueur à la forme de gouvernement monarchique [2]. Je suis pour ma part convaincu que cette digression polémique se rattache à un contexte totalement différent et laisserai donc ce point de côté ici [3] pour concentrer mon

[1] *Comp.* 30 (= p. 20, 19-21, 2 Usener-Radermacher) : τοιαύτας συντάξεις κατέλιπον οἵας οὐδεὶς ὑπομένει μέχρι κορωνίδος διελθεῖν, Φύλαρχον λέγω καὶ... καὶ Πολύβιον...

[2] I 5, 2-4.

[3] Dans l'exposé oral lors des Entretiens, j'ai en partie traité ce problème ; ce développement peut d'autant plus facilement être éliminé ici qu'il n'a pas été abordé au cours de la Discussion, et que je reprendrai mon argumentation en détail, sous le titre *La digression antimonarchique du préambule de l'Histoire nouvelle*, comme première de mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.

attention sur les deux passages où le rattachement à Polybe est incontestable. Pour tenter de trouver une réponse aux questions formulées plus haut, il s'agira donc d'examiner chez Zosime quels sont les cadres et les agents du devenir historique, comment il inscrit son récit d'une période limitée dans un contexte plus vaste d'expansion et de décadence, quelle est sa doctrine sur les forces qui « font l'histoire ».

* * *

Il convient évidemment pour commencer de mettre sous les yeux du lecteur les deux textes de Zosime où il est question de Polybe.

Le premier se situe tout au début de l'*Histoire nouvelle* [1] :

« Lorsque Polybe de Mégalopolis entreprit de conserver la mémoire des événements importants de son époque, il estima judicieux de montrer par les faits eux-mêmes que les Romains ne conquirent pas un grand empire en faisant la guerre à leurs voisins durant les six cents premières années qui suivirent la fondation de la Ville ; au contraire, après s'être emparés d'une partie de l'Italie, l'avoir perdue après l'arrivée d'Hannibal et la défaite de Cannes, et avoir vu de leurs murs mêmes l'ennemi qui les menaçait, ils furent favo-

[1] I 1, 1 ; la traduction est empruntée à mon édition parue dans la Collection des Universités de France, « Les Belles Lettres », Paris 1971, vol. I p. 8 ; voici le texte grec :

Πολυβίῳ τῷ Μεγαλοπολίτῃ, μνήμῃ παραδοῦναι τὰ καθ' ἑαυτὸν ἀξιόλογα τῶν ἔργων προελομένῳ, καλῶς ἔχειν ἐφάνη δι' αὐτῶν ἐπιδεῖξαι τῶν πράξεων ὅπως οἱ Ῥωμαῖοι μετὰ τὸν τῆς πόλεως οἰκισμὸν ἑξακοσίοις ἔτεσι τοῖς περιοίκοις προσπολεμήσαντες μεγάλην ἀρχὴν οὐκ ἐκτήσαντο, μέρος δέ τι τῆς Ἰταλίας ὑφ' ἑαυτοὺς ποιησάμενοι, καὶ τούτου μετὰ τὴν Ἀννίβα διάβασιν καὶ τὴν ἐν Κάνναις ἧτταν ἐκπεπτωκότες, αὐτοῖς δὲ τοῖς τείχεσι τοὺς πολεμίους ὁρῶντες ἐπικειμένους, εἰς τοσοῦτον μέγεθος ἤρθησαν τύχης ὥστε ἐν οὐδὲ ὅλοις τρισὶ καὶ πεντήκοντα ἔτεσιν μὴ μόνον Ἰταλίαν ἀλλὰ καὶ Λιβύην κατακτήσασθαι πᾶσαν, ἤδη δὲ καὶ τοὺς ἑσπερίους Ἴβηρας ὑφ' ἑαυτοὺς καταστῆσαι, ἐπεὶ δὲ τοῦ πλείονος ἐφιέμενοι τὸν Ἰόνιον ἐπεραιώθησαν κόλπον, Ἑλλήνων τε ἐκράτησαν καὶ Μακεδόνας παρέλυσαν τῆς ἀρχῆς, αὐτόν τε ὃς τηνικαῦτα τούτων ἐβασίλευε ζωγρίᾳ ἑλόντες εἰς τὴν Ῥώμην ἀνήγαγον.

risés à tel point par la fortune qu'ils s'emparèrent en moins de cinquante-trois années non seulement de l'Italie, mais encore de toute l'Afrique, et se soumirent dès lors aussi les Ibères d'Occident ; se lançant après dans une plus vaste entreprise, ils traversèrent le golfe d'Ionie, vainquirent les Grecs, privèrent de leur empire les Macédoniens, prirent vivant celui qui était alors leur roi et l'emmenèrent à Rome. »

L'autre s'insère dans le tissu du récit, après que Zosime a narré le triomphe définitif d'Aurélien sur Zénobie et les Palmyréniens, en 272 [1] :

« Il vaut la peine de raconter en détail les événements qui ont précédé la ruine des Palmyréniens, même si je parais rédiger mon histoire en me hâtant, étant donné l'intention que j'ai définie dans le préambule ; en effet, tandis que Polybe a exposé comment les Romains ont fondé leur Empire en peu de temps, je vais narrer comment ils le détruisirent rapidement par leur folle présomption. »

Ces deux textes font allusion à un passage bien précis de Polybe, situé presque au début de son œuvre [2] ; l'historien définit en quelques mots le sujet qu'il aborde : « Quel homme en effet serait médiocre et paresseux au point de refuser de savoir comment et par quel type d'organisation politique l'ensemble presque du monde connu fut conquis en moins

[1] I 57, 1 (traduction et texte d'après mon édition, p. 50) :
ἄξιον <δὲ> τὰ συνενεχθέντα πρὸ τῆς Παλμυρηνῶν καθαιρέσεως ἀφηγήσασθαι, εἰ καὶ τὴν ἱστορίαν ἐν ἐπιδρομῇ φαίνομαι ποιησάμενος διὰ τὴν εἰρημένην ἐν προοιμίῳ μοι πρόθεσιν· Πολυβίου γὰρ ὅπως ἐκτήσαντο Ῥωμαῖοι τὴν ἀρχὴν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ διεξελθόντος, ὅπως ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ σφῆσιν ἀτασθαλίῃσιν αὐτὴν διέφθειραν ἔρχομαι λέξων. Pour l'interprétation de cette phrase, cf. *infra*, pp. 341 sq., intervention Weil et ma réponse.

[2] I 1, 5 : τίς γὰρ οὕτως ὑπάρχει φαῦλος ἢ ῥᾴθυμος ἀνθρώπων ὃς οὐκ ἂν βούλοιτο γνῶναι πῶς καὶ τίνι γένει πολιτείας ἐπικρατηθέντα σχεδὸν ἅπαντα τὰ κατὰ τὴν οἰκουμένην οὐχ ὅλοις πεντηκόντα καὶ τρισὶν ἔτεσιν ὑπὸ μίαν ἀρχὴν ἔπεσε τὴν Ῥωμαίων... ;

de cinquante-trois années et tomba au seul pouvoir des Romains ? » Ces cinquante-trois années sont celles qui s'écoulent du début de la deuxième guerre punique (221) à la bataille de Pydna (168) qui vit la défaite de Persée, à la captivité duquel Zosime fait du reste allusion à la fin du premier texte. Cette période, dont Polybe parle encore plus loin [1], est celle qu'il se proposait initialement de traiter et c'est en effet celle qui vit Rome se transformer d'Etat d'Italie centrale en Empire méditerranéen. La comparaison entre la brève phrase de Polybe et le premier texte de Zosime montre que ce dernier en rajoute. Ainsi les six cents ans durant lesquels Rome se borna à guerroyer contre ses voisins ; on a proposé de corriger six cents en cinq cents, ce qui nous mènerait en 253 et non en 153 et serait donc moins incorrect ; Zosime peut avoir audacieusement arrondi vers le haut [2] ; la fin de la phrase est comme un rapide résumé de l'œuvre de Polybe selon son projet initial. Les chapitres immédiatement suivants de l'*Histoire nouvelle* [3] portent encore la trace de l'influence de Polybe : il y est rapidement question des Perses, des Grecs et des Macédoniens qui tour à tour dominèrent de vastes empires ; or le chapitre 1 2 de Polybe parle précisément des Empires perse, spartiate et macédonien, comparés à l'Empire romain ; chez Zosime aussi, Rome succède à la Macédoine [4].

Si nous ne possédions que le premier texte de Zosime, nous comprendrions très mal le motif de son allusion à Polybe, qu'il oublie de nous indiquer dans son préambule. Il y revient heureusement plus loin : Polybe a raconté la très rapide croissance de Rome, lui Zosime veut narrer la non

[1] III 1, 9-11 ; III 4, 2 ; cf. I 3, 1.

[2] Pour plus de détails sur ce passage, cf. mes notes y relatives, p. 129 de mon édition.

[3] I 2-4.

[4] I 5, 1.

moins rapide décadence de Rome, il veut être le Polybe de la fin de Rome. Il y a là une évidente maladresse de rédaction, que Zosime rattrape par hasard, à l'occasion de la première digression idéologique de son ouvrage. Sa source lui fournissait des détails d'un genre dont il est friand : il s'agit de prodiges et d'oracles qui annoncèrent aux Palmyréniens d'abord leurs succès, puis leur ruine ; il leur consacre deux chapitres et conclut en ces termes [1] : « Pareille fut certes la bienveillance de la divinité envers les Romains, aussi longtemps que le culte fut célébré ; quand j'en arriverai à l'époque où l'Empire romain, devenu petit à petit barbare, ne subsista que sous une forme réduite, qui fut à son tour détruite, alors j'exposerai aussi les causes de cette catastrophe et je citerai, dans la mesure où je le pourrai, les oracles qui annoncèrent ce qui s'est produit. » On voit quelles associations se sont produites chez Zosime ; bien que la défaite de Zénobie soit un grand succès pour Rome, la ruine de Palmyre, annoncée par les dieux, le fait songer à la ruine de Rome, elle aussi annoncée par les dieux ; cette catastrophe lui remémore le dessein général de son entreprise historique, dont il n'a plus dit mot depuis le début. Relisant son préambule, il s'aperçoit qu'il a oublié d'y préciser pourquoi il y a fait état du précédent de Polybe et profite de corriger cette bévue, puisqu'aussi bien l'insertion d'une digression sur les oracles palmyréniens lui en fournit l'occasion. Dans la traduction de ce passage telle que je l'ai proposée plus haut, la maladresse de la phrase est mise en évidence par une interprétation qui fournit un enchaînement fort peu logique de

[1] Il s'agit des chap. 57 et 58 du livre I. Le passage cité se trouve en I 58, 4 (traduction et texte d'après mon édition, p. 52) :

ἡ μὲν οὖν εἰς Ῥωμαίους εὐμένεια τοῦ θείου τῆς ἱερᾶς ἁγιστείας φυλαττομένης τοιαύτη· ἐπειδὰν δὲ εἰς ἐκείνους ἀφίκωμαι τοὺς χρόνους ἐν οἷς ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ κατὰ βραχὺ βαρβαρωθεῖσα εἰς ὀλίγον τι, καὶ αὐτὸ διαφθαρέν, περιέστη, τηνικαῦτα καὶ τὰς αἰτίας παραστήσω τοῦ δυστυχήματος, καὶ τοὺς χρησμοὺς ὡς ἂν οἷός τε ὦ παραθήσομαι τοὺς τὰ συνενεχθέντα μηνύσαντας.

la pensée ; cela pourrait faire penser à un replâtrage hâtif et peu habile. Cependant une ponctuation différente ou la transposition de quelques mots pourraient aboutir à un sens plus satisfaisant [1]. Il n'en reste pas moins que si l'on peut éventuellement considérer I 57, 1 comme un utile rappel de l'intention initiale, la formulation en I 1, 1 est ambiguë du fait qu'elle omet de motiver la mention du nom de Polybe. Par leur forme et leur mode d'insertion, ces deux passages doivent donc déjà éveiller notre attention. On peut songer à un ajout personnel, ou à une addition d'un élément transposé ou emprunté à une autre source.

* * *

Après ces premières observations sur la forme et la mise en œuvre des références à Polybe chez Zosime, il convient d'en examiner l'esprit et la portée. Une première constatation s'impose, en même temps évidente et capitale. Si notre auteur déclare vouloir narrer la décadence de Rome, c'est qu'il considère qu'à l'époque dans laquelle il vit, ce processus destructif est, sinon achevé, du moins en grande partie accompli. Cette déduction qu'on peut faire à partir de la manière dont Zosime se réfère à Polybe est pleinement confirmée par une série de passages qui expriment clairement ce sentiment [2]. Deux d'entre eux ont d'ores et déjà été cités : I 57, 1 : « Je vais narrer comment ils (les Romains) le (l'Empire) détruisirent rapidement par leur folle présomption » ; voici les mots qui suivent : « mais de cela, je parlerai quand j'en serai arrivé à cette partie de mon histoire » [3]. Plus frappants encore sont les termes de I 58, 4, où il est question d'une époque où l'Empire romain, devenu petit à petit

[1] Cf. à ce propos *infra*, pp. 341 sq., intervention Weil et ma réponse.

[2] Cf. mon édition, vol. I, p. XVII et *RE* X A 798.

[3] I 57, 2 : ἀλλὰ ταῦτα μέν, ἐπειδὰν ἐν ἐκείνῳ γένωμαι τῆς ἱστορίας τῷ μέρει.

barbare, subsiste d'abord sous une forme réduite avant de disparaître complètement. On retrouve des échos semblables dans le chapitre qui conclut la digression sur les Jeux Séculaires : tant que les Jeux furent célébrés, l'Empire demeura intact ; « mais lorsque, après que Dioclétien eut abdiqué le pouvoir impérial, la fête eut été négligée, l'Empire tomba peu à peu en ruine et fut insensiblement envahi en grande partie par les Barbares, comme les événements mêmes nous l'ont montré... » ; les Jeux n'ayant pas été célébrés, « il était certes fatal que la situation en arrive à l'état catastrophique qui aujourd'hui nous accable » [1]. Plus loin, l'historien souligne la gravité de la cession des provinces mésopotamiennes après la mort de Julien et la paix honteuse de Jovien : « Seule la mort de l'empereur Julien fut assez grave pour provoquer la perte de ces territoires, de sorte que jusqu'à aujourd'hui les empereurs romains furent incapables d'en récupérer la moindre parcelle et qu'en plus ils ont perdu petit à petit la plupart des provinces, les unes étant devenues indépendantes, d'autres ayant été abandonnées aux Barbares, d'autres encore s'étant transformées en complets déserts ; c'est ce que je montrerai à propos de la suite des événements, au fur et à mesure de la progression de mon histoire » [2]. L'empereur Valens, partant en campagne contre les Scythes, trouva sur son chemin le corps d'un homme portant la marque de très nombreux coups de fouets sur tout le corps,

[1] II 7, 1 et 2 (traduction et texte d'après mon édition, p. 79) :

ἀμεληθείσης δὲ τῆς ἑορτῆς ἀποθεμένου Διοκλητιανοῦ τὴν βασιλείαν, ὑπερρύη κατὰ βραχὺ καὶ ἔλαθε κατὰ τὸ πλέον βαρβαρωθεῖσα, ὡς αὐτὰ ἡμῖν τὰ πράγματα ἔδειξεν... ἔδει γ' ἄρ' εἰς τὴν νῦν συνέχουσαν ἡμᾶς ἐλθεῖν τὰ πράγματα δυσκληρίαν.

[2] III 32, 6 (traduction d'après mon édition, vol. II, à paraître) :

μόνη δὲ ἡ Ἰουλιανοῦ τοῦ αὐτοκράτορος τελευτὴ πρὸς τὴν τούτων (sc. χωρίων) ἀπώλειαν ἤρκεσεν, ὥστε ἄχρι τοῦδε μηδὲν δυνηθῆναι τούτων τοὺς Ῥωμαίων βασιλέας ἀναλαβεῖν, ἀλλὰ καὶ προσαπολέσαι κατὰ βραχὺ τὰ πλείονα τῶν ἐθνῶν, τὰ μὲν αὐτόνομα γεγονότα, τὰ δὲ βαρβάροις ἐκδεδομένα, τὰ δὲ καὶ εἰς ἐρημίαν πολλὴν περιστάντα. ταῦτα μὲν οὖν τῆς συγγραφῆς προϊούσης ἐπὶ τῶν πραγμάτων δειχθήσεται.

les yeux ouverts, ne paraissant ni mort, ni vivant ; brusquement, ce qui s'avéra ainsi un prodige disparut ; les interprètes « expliquèrent que c'était la révélation du futur sort de l'Etat : l'Empire continuerait à subsister, battu et couvert de coups de fouet, semblable à un agonisant, jusqu'au jour où il serait complètement détruit par la corruption des hommes au pouvoir et des gouverneurs ; or cette prédiction se révélera avoir été formulée avec justesse lorsque nous en viendrons à l'exposé détaillé des événements » [1]. En 394, après sa victoire sur Eugène, Théodose demanda aux sénateurs de Rome de renoncer aux cultes païens ; ceux-ci refusèrent, déclarant que le salut de l'Empire dépendait de leur maintien ; Théodose n'en persista pas moins dans ses intentions, les cérémonies traditionnelles cessèrent, si bien que « l'Empire romain s'affaiblit progressivement, devint une demeure de Barbares ou même finalement fut privé de ses habitants et réduit dans un état tel qu'on ne reconnaît même pas les sites sur lesquels se trouvaient les villes. Pour ce qui en est de cette terrible dégradation de la situation, le récit détaillé des événements la montrera clairement ; pour lors... » etc. [2]. Au terme de cette énumération, il est intéressant de citer quelques mots d'un texte exactement contemporain de l'*Histoire nouvelle* de Zosime, mais dû à un Occidental, la *Vita Seuerini* 20, 1, rédigée en 511 par Eugippe : ... *per id tempus quo Romanum constabat imperium*...

[1] IV 21, 3 (traduction d'après mon édition, vol. II, à paraître) :
συνέβαλλον οἱ τὰ τοιαῦτα ἐξηγεῖσθαι δεινοὶ τὴν ἐσομένην προμηνύειν τῆς πολιτείας κατάστασιν, ὅτι τε πληττόμενα καὶ μαστιγούμενα διατελέσει τὰ πράγματα, ψυχορραγοῦσιν ἐοικότα, μέχρις ἂν τῇ τῶν ἀρχόντων καὶ ἐπιτροπευόντων κακίᾳ τελέως φθαρείη. τοῦτο μὲν οὖν, ἐπιόντων ἡμῶν τὰ καθ' ἕκαστα, σὺν ἀληθείᾳ φανήσεται προαγορευθέν.

[2] IV 59, 3-4 (traduction d'après mon édition, vol. II, à paraître) :
ἡ Ῥωμαίων ἐπικράτεια κατὰ μέρος ἐλαττωθεῖσα βαρβάρων οἰκητήριον γέγονεν, ἢ καὶ τέλεον ἐκπεσοῦσα τῶν οἰκητόρων εἰς τοῦτο κατέστη σχήματος ὥστε μηδὲ τοὺς τόπους ἐν οἷς γεγόνασιν αἱ πόλεις ἐπιγινώσκειν. ἀλλὰ ταῦτα μὲν εἰς τοῦτο τύχης ἐνεχθέντα δείξει σαφῶς ἡ κατὰ μέρος τῶν πραγμάτων ἀφήγησις... κτλ.

Dans son état actuel, le récit de Zosime s'interrompt à l'improviste durant l'été de 410, à quelques semaines de la prise de Rome par Alaric, en un point qui ne constitue pas le moins du monde le terme naturel d'une narration. Le livre sixième et dernier de l'*Histoire nouvelle* ne forme par son ampleur pas même le cinquième de chacun des cinq premiers ; bien plus qu'eux, il porte la trace d'un travail négligé et hâtif. Dans ce que nous possédons, nous ne trouvons nulle part le récit de cette période annoncée plus d'une fois par Zosime et durant laquelle l'Empire romain n'est plus qu'une ombre : et pour cause, puisque la situation de 410, si grave qu'elle fût, ne suggérait malgré tout pas encore une appréciation si pessimiste, du moins la première émotion passée et pour qui ne fixait pas toute son attention sur la seule ville de Rome. Par ailleurs, un témoignage de la fin du VIe siècle nous prouve que dès cette époque, l'œuvre de Zosime était dans l'état que nous lui connaissons aujourd'hui [1]. Du préambule, de la seconde mention de Polybe, des allusions à la décadence avancée de l'Empire et de l'état actuel de l'*Histoire nouvelle*, on déduit avec certitude que l'historien avait dès le début la ferme intention de mener son œuvre bien au-delà de 410 et avec une grande vraisemblance que cette suite qui nous manque n'a jamais été écrite, pour une raison ou une autre, la mort étant la plus probable [2]. Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe avant tout ici, ce n'est pas de savoir si ce projet souvent rappelé de peindre la décadence de Rome a, oui ou non, été pleinement réalisé, mais bien de nous demander si Zosime peut en avoir emprunté l'idée à l'une ou l'autre de ses sources. Pour les années 270 à 404, il suit Eunape, pour les années 404 à 410, Olympiodore ; pour les années

[1] Evagr. *H.e.* III 41 (*PG* LXXXVI 2, 2685 B = p. 140 Bidez-Parmentier) ; cf. Phot. *Bibl. cod.* 98.

[2] Cf. mon édition p. XXI-XXV, et mon article dans *RE* X A 801-803, où je traite ce problème plus en détail.

antérieures à 270, sa source n'est pas identifiable, mais on peut du moins considérer comme pratiquement certain qu'il s'agit d'un ou de plusieurs ouvrages dont la rédaction n'est pas postérieure à la période où écrivent Eunape et Olympiodore, c'est-à-dire les années 410-430 [1]. Il faut donc se demander si un écrivain du premier tiers du Ve siècle a pu avoir cette conscience de la chute de Rome, si lancinante chez Zosime. On incline évidemment à répondre par la négative. Certes, la prise de Rome en 410 avait causé, surtout en Occident, une profonde émotion, mais la blessure s'était vite cicatrisée, comme le prouve l'œuvre d'un poète particulièrement sensibilisé au problème de la grandeur de Rome, Rutilius Namatianus : vers 417, il est plein d'illusions sur l'avenir de l'Empire. Dans notre tradition, Zosime est effectivement « the first historian of Rome's fall », selon le titre d'un article de W. Goffart [2], qui en fait un lointain prédécesseur de Gibbon. Comme notre historien exprime très clairement son dessein dès les débuts de son travail de rédaction et qu'il le rappelle plus d'une fois, cela à un moment de sa rédaction où il suit des sources qui ne peuvent guère le lui avoir suggéré, nous pouvons en conclure qu'il s'agit vraisemblablement d'un point de vue nouveau, contemporain ou de peu antérieur aux années 498-518 durant lesquelles Zosime rédige l'*Histoire nouvelle* [3].

W. Goffart ébauche une analyse de la littérature du VIe siècle pour y déceler des traces d'idées parallèles à celles qu'exprime Zosime ; cette enquête est très peu satisfaisante, car elle ne distingue pas suffisamment les régions et les époques : après Jean Lydos, Procope et Justinien, il est

[1] Pour une étude détaillée des sources de Zosime, cf. mon édition, p. XXXIV-LXIII, et *RE* X A 810-825.

[2] *AHR* 76 (1971), 412-41.

[3] Pour la date à laquelle Zosime a vécu, cf. mon édition, p. XI-XVII et *RE* X A 795-799.

question d'Augustin et de Rutilius [1]. Ce travail devrait être refait d'une manière systématique et complète pour permettre une délimitation exacte de la part d'originalité de Zosime, mais l'entreprise dépasserait largement le cadre de la présente étude. Tel qu'il est, l'article de W. Goffart suffit à montrer que Zosime est le premier à exprimer clairement l'idée de la fin de Rome et le seul à formuler son point de vue de manière aussi systématique. Dans ce contexte, la double référence à Polybe prend tout son relief et se révèle, du moins dans l'état actuel des sources, pleinement originale dans son isolement. Comme on ne connaît rien de Zosime, il est impossible de dire si cette opinion lui appartient en propre ou si elle exprime le sentiment d'un petit cénacle de païens cultivés. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on voit surgir pour la première fois sous Anastase l'idée que l'Empire est pratiquement aboli et l'intention de raconter et d'expliquer cette décadence rapide après tant de siècles de succès en se référant au lointain prédécesseur qui avait narré l'évolution inverse.

On ne possède aucun point d'appui solide pour faire des hypothèses concernant le terme jusqu'auquel Zosime avait en commençant l'intention de mener son histoire ; une habitude largement suivie suggère l'année 491, date de la mort du prédécesseur de l'empereur sous lequel il vit [2]. En tout cas, la situation contemporaine à laquelle Zosime se réfère dans les passages cités plus haut est celle des premières années du VIe siècle. Depuis une trentaine d'années, l'Empire d'Occident n'existe plus ; son territoire est tout entier occupé par des royaumes barbares, Francs, Vandales, Ostrogoths, Visigoths ; l'Empire d'Orient se maintient, mais non sans livrer de longs combats sur toutes ses frontières et subir des razzias : cer-

[1] *Art. cit.*, 430-4.

[2] Cf. mon édition, p. XXV et *RE* X A 802 sq., ainsi que E. STEIN - J.-R. PALANQUE, *Histoire du Bas-Empire* II (Paris-Bruges 1949), 708 sq.

taines menaçaient la Thrace et Constantinople même, si bien qu'on construisit un « Long Mur » de la mer de Marmara à la mer Noire pour protéger au moins les environs immédiats de la capitale [1]. La situation n'est donc effectivement pas très rose, même comparée à celle qui régnait vers la fin du IVe siècle. Il faut pourtant relever que dans les passages que nous avons cités, il est plus d'une fois question d'une destruction pratiquement totale de l'Empire, ce qui ne correspond quand même pas aux circonstances réelles sous le règne d'Anastase. W. Goffart pense que Zosime et ses contemporains n'avaient nullement l'impression que l'Empire d'Orient de leur époque continuait l'ancien Empire romain et estimaient que ce dernier avait entièrement disparu [2]. Toute l'histoire de Byzance me semble réfuter ce point de vue : comment expliquer la reconquête de l'Occident par Justinien-comment expliquer que les Byzantins se soient désigné, eux-mêmes jusqu'à la fin comme Ῥωμαῖοι, sans admettre qus jusqu'au XVe siècle, ils aient considéré leur Etat comme l'héritier direct de celui d'Auguste, de Constantin et de Théoe dose ? En vérité, ce que nous apprend Zosime est de portée plus limitée, mais ne laisse cependant pas d'être digne d'attention. Notre auteur, tout Oriental qu'il est, pense avant tout en Occidental ; son paganisme est occidental, les cérémonies dont il affirme que dépend l'avenir de Rome, Jeux Séculaires, rites présidés par le Grand Pontife, cultes de Rome abolis par Théodose, sont occidentaux, sa haine contre Constantinople enfin est d'un Occidental [3]. Tout cela suggère que lorsqu'il parle pour son époque d'une destruction pratique-

[1] Sur tous ces événements de la politique extérieure sous Anastase, cf. E. Stein - J.-R. Palanque, *op. cit.*, 89-106. On trouvera une carte suggestive de la situation politique du bassin méditerranéen à peu près vers l'époque où écrit Zosime dans le *Grosser historischer Weltatlas* (hrsg. vom Bayerischen Schulbuch-Verlag) I² (München 1954), 42.

[2] *Art. cit.*, 438-41.

[3] II 5, 5 ; II 7 ; II 32, 1 ; II 35 ; IV 36 ; IV 59.

ment totale de l'Empire, il n'exagère pas, mais songe tout simplement avant tout à la *pars Occidentis*, qui est effectivement, vers l'an 500, βαρβαρωθεῖσα, βαρβάρων οἰκητήριον.

Nous touchons ainsi par la bande à un problème qui a fait récemment l'objet d'une monographie fort intéressante de M. A. Wes [1], lequel cherche une réponse à la question suivante : d'où provient la périodisation traditionnelle dans les ouvrages modernes selon laquelle on situe une articulation fondamentale en 476, date de la déposition de Romulus Augustulus par Odoacre, considérée comme celle de la fin de l'Empire d'Occident ? C'est en fait Paul Diacre, vers la fin du VIIIe siècle, qui le premier met fortement en évidence cette date ; cependant trois textes beaucoup plus anciens, la *Chronique* de Marcellinus Comes (publiée vers 519), les *Getica* et les *Romana* de Jordanès (écrits tous deux en 551), témoignent déjà d'une perception aiguë de la signification de cet épisode [2]. M. A. Wes suggère ingénieusement que ces trois passages très semblables dérivent d'une même source, l'ou-

[1] M. A. Wes, *Das Ende des Kaisertums im Westen des Römischen Reichs* (Amsterdam 1967). Sur le même problème, cf. A. Momigliano La caduta senza rumore di un impero nel 476 D.C., *RSI* 85 (1973), 1-17. Prenant appui sur les démonstrations de M. A. Wes, l'auteur insiste surtout sur les deux types d'attitudes qui se reflètent pour nous dans les textes : les uns soulignent la continuité et minimisent l'importance de l'invasion barbare (Constance de Lyon dans sa *Vie de saint Germain d'Auxerre* et Ennode dans sa *Vie d'Epiphane de Pavie* [*opusc.* 3]), les autres soulignent la rupture et mettent en évidence le rôle des Barbares (Sidoine Apollinaire et Eugippe dans sa *Vie de saint Séverin*). Mais même en Occident, c'est le problème religieux, celui du salut personnel et de la victoire sur le péché qui, bien plus que la situation politique contemporaine, semble accaparer l'attention de la majorité.

[1] Marcell. *Chron.* II p. 91, 476, 2 ; Iord. *Get.* 242 sq. ; *Rom.* 344 sq. ; ces trois textes sont très proches jusque dans leur formulation ; voici les termes de Iord. *Rom.* 344 sq. : *Odoacer ... Italiam inuasit Augustulumque imperatorem de regno euulsum ... exilii poena damnauit. sic quoque Hesperium regnum Romanique populi principatum, quod septingentesimo nono Urbis conditae anno primus Augustorum Octauianus Augustus tenere coepit, cum hoc Augustulo periit anno decessorum regni imperatorum quingentesimo uicesimo secundo, Gothorum dehinc regibus Romam tenentibus.*

vrage historique perdu de Symmaque, le beau-père de Boèce ; porte-parole des milieux de l'aristocratie sénatoriale romaine, celui-ci nous révélerait ainsi que, dans le cercle dont il exprime le point de vue, on aurait ressenti douloureusement la déposition de Romulus Augustulus. Les Orientaux en revanche, par exemple Procope, ne mentionnent pas cet événement, ce qui n'est d'ailleurs pas étonnant car, dans leur perspective, l'Empire continue d'exister dans son unité, dirigé par la lignée ininterrompue des empereurs d'Orient [1]. M. A. Wes ne parle pas de Zosime dans ce contexte, et c'est effectivement en termes un peu différents que le problème se pose aux yeux de notre historien, qui songe à l'Empire, et non aux empereurs, à un territoire, et non à une succession dynastique (puisqu'aussi bien il est hostile aux monarques chrétiens !). Très influencé par ses sources, et peut-être même par une petite chapelle de fervents, Zosime réagit constamment, non pas pas comme un Constantinopolitain, ou un Oriental, du début du VIe siècle, mais bien comme un aristocrate romain de la fin du IVe ; le centre du monde reste pour lui l'ancienne Rome et l'Italie, l'Occident, où se trouve cette ancienne Rome, sont donc les parties les plus importantes de l'Empire. Ce qui est frappant, c'est que, plus que n'importe quel autre de ses contemporains dont nous connaissions le point de vue, l'occupation totale de ces territoires par les Barbares l'impressionne, et même le bouleverse. On échappe, je crois, difficilement à la conclusion que c'est cette

[1] M. A. Wes, *op. cit.*, 70-2 ; on consultera aussi avec profit les p. 82-8 qui distinguent finement les diverses tendances qui se font jour dans les sources concernant les événements de 476 : la cour d'Orient comme la cour de Théodoric à Ravenne avaient intérêt à minimiser l'importance de la disparition formelle de l'Empire d'Occident : les Orientaux pour affirmer l'unité de l'Empire et leur mainmise sur l'Occident, les Goths pour garantir leur indépendance, qu'un empereur en Occident menaçait bien plus que l'empereur d'Orient ; les milieux sénatoriaux romains en revanche affirment leur indépendance aussi bien envers les Goths qu'envers l'empereur d'Orient en marquant leur attachement pour le maintien d'un empereur en Occident.

situation et la conscience torturante qu'il en a qui lui imposent cette évidence face à laquelle tous les autres reculent, la fin de Rome, et lui suggèrent de devenir le Polybe de cette fin de Rome. Ce fait brut mérite d'être mis en relief, puisque Zosime, même s'il n'a pas entièrement réalisé son projet, même s'il s'est montré indigne de son illustre modèle, n'en prend pas moins place en tête de la longue lignée des historiens qui se sont interrogés et s'interrogent sur la disparition de l'Empire romain tout en cherchant à en donner une explication globale [1].

* * *

Il convient de nous demander maintenant si cette référence de Zosime à Polybe est plus que formelle et superficielle ; l'inscription d'un processus défini dans un contexte significatif plus vaste s'accompagne-t-elle chez l'historien de la fin de Rome d'une analyse des causes agissantes inspirée elle aussi de Polybe ?

Bien que la réflexion théorique de Polybe ne constitue pas un édifice entièrement cohérent [2], certains de ses points de vue se laissent pourtant assez bien définir. Premièrement, les destinées d'un Etat sont déterminées essentiellement par la forme de son gouvernement ; dès le début de son œuvre, il met en relation les succès de Rome avec son type d'organisation politique [3] ; l'étude des diverses formes de constitution aboutit à l'affirmation que la constitution romaine « mêlée » fournit la meilleure solution, qu'elle rend les Romains invincibles à l'extérieur et très aptes à résister aux

[1] On en parle jusque dans un ouvrage de sexologie : cf. G. ZWANG, *La fonction érotique* II (Paris 1972), qui consacre un appendice — on ne voit trop pourquoi — aux *Causes de la chute de Rome* (p. 640-52).

[2] Cf. par exemple *RE* XXI 1495-1498 *s.v.* Polybios (K. ZIEGLER, 1952).

[3] I 1, 5, cité *supra*, p. 309, n. 2.

facteurs internes de dissolution [1]. Deuxièmement, l'histoire est mouvement : « Il est à peine nécessaire de préciser que tout ce qui vit est exposé à la destruction et au changement »[2]. Rien n'est définitivement acquis, les succès sont nécessairement suivis de revers, les formes d'Etat se substituent les unes aux autres, il n'y a pas d'existence imaginable sans évolution ; implicitement, Polybe semble admettre que même Rome n'échappe pas aux agents internes de destruction [3]. Troisièmement, ce qui affaiblit les Etats parvenus au faîte de la puissance, c'est le goût du luxe, la dégradation des mœurs publiques et privées, l'avidité, la vénalité [4]; la décadence a donc des causes morales, ce qui est du reste l'opinion qui prédomine dans l'historiographie romaine, de Caton le Censeur à Salluste et à Tite-Live. Quatrièmement, les Romains doivent beaucoup à leurs conceptions religieuses, la crainte des dieux constituant le meilleur frein à tous les excès dans la vie publique et privée [5]. Ce rappel, tout élémentaire et incomplet qu'il est, nous permet cependant de mieux saisir ce qu'est le rationalisme de la pensée historique de Polybe : les sociétés humaines se trouvent en continuelle évolution, les forces agissantes sont sans doute multiples et complexes, mais on peut les analyser, les influencer par des moyens politiques ; l'homme a un goût naturel pour la paresse, le luxe, l'abus de force ; la pauvreté le contraint à la vertu et lui permet de s'enrichir, la richesse l'amollit et le fait retomber dans la pauvreté ; l'équilibre de pouvoirs concurrents à l'intérieur d'un même Etat peut freiner ce processus, de même que la crainte des dieux : la religion n'a

[1] VI 18.

[2] VI 57, 1 : ὅτι μὲν οὖν πᾶσι τοῖς οὖσιν ὑπόκειται φθορὰ καὶ μεταβολὴ σχεδὸν οὐ προσδεῖ λόγων.

[3] VI 57, 2, en somme en contradiction avec VI 18 ; le caractère inéluctable de la décadence de Rome est formulé explicitement en VI 9, 12-13.

[4] VI 57, 5-9.

[5] VI 56, 6-15.

qu'une fonction sociale, répressive, elle force les hommes à être honnêtes malgré eux par la perspective de châtiments d'autant plus redoutables qu'ils sont plus mystérieux ; bref, aucune force transcendante n'agit sur l'histoire.

Le contraste que forme le point de vue de Zosime avec ces conceptions de Polybe est éclatant. On cherchera en vain dans l'*Histoire nouvelle* ne serait-ce qu'un début d'analyse rationnelle des forces agissant sur l'histoire. La grandeur de Rome apparaît comme un axiome, une donnée fondamentale, une situation stable qui normalement devrait se perpétuer sans limite ; cette durée dans l'immobilité est soumise à une seule condition, nécessaire et suffisante : le maintien des cérémonies païennes. Zosime le dit très nettement en parlant des Jeux Séculaires et des cultes supprimés par Théodose [1], et en plus d'un autre passage, on voit réapparaître ce simpliste rapport de cause à effet. Sous Valentinien Ier, l'intervention du païen Prétextat a pour effet que sont maintenus en Grèce « les très saints mystères qui assuraient la sauvegarde du genre humain » [2]. En 375, une cérémonie païenne sauve Athènes et l'Attique d'un tremblement de terre qui ravage tout le reste de la Grèce [3]. Si Gratien meurt assassiné par les sbires d'un usurpateur, c'est qu'il a refusé la fonction de *pontifex maximus* [4]. Athéna en personne sauva Athènes d'une attaque d'Alaric et Zosime déclare mentionner le fait pour réveiller la piété de ses lecteurs [5]. Lors du premier siège de Rome par Alaric, la ville aurait pu être sauvée sans rançon si on avait écouté des prêtres étrusques qui proposaient de célébrer des cérémonies officielles dans ce but [6]. Le texte le plus frappant

[1] II 7, 1-2 et IV 59, 3, cités *supra*, p. 313, n. 1 et p. 314, n. 2.

[2] IV 3, 2-3 : τὰ συνέχοντα τὸ ἀνθρώπειον γένος ἁγιώτατα μυστήρια.

[3] IV 18 ; Zosime conclut que cette histoire va dans le sens de ce qu'il veut montrer (§4) : ταῦτα οὐκ ἀνάρμοστα τοῖς προκειμένοις ὄντα παρέθηκα.

[4] IV 35, 5 - 36, 5.

[5] V 5, 8 - 6, 3.

[6] V 40, 4 - 41, 3.

à cet égard a déjà été cité, c'est celui qui contient la seconde mention de Polybe, où Zosime déclare que les Romains détruisirent leur Empire « par leur folle présomption », en grec σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν ! [1] Personne ne croira que Zosime utilise ici — cas unique chez lui — une expression homérique bien connue sans intention précise : ἀτασθαλία, c'est la folie de l'homme qui se révolte contre les dieux, c'est le péché, l'impiété, la faute ou le mal dans toute l'horreur qui lui confère sa dimension religieuse, transcendante, et pour Zosime, citer Homère, c'est pratiquement l'équivalent pour un chrétien de citer la Bible, c'est proclamer sa foi, affirmer hautement l'action de la providence divine dans l'histoire. Par rapport à la part essentielle qu'occupe, selon Zosime, l'abandon du paganisme dans les causes de la fin de Rome, le vieux motif de la décadence morale ne joue qu'un rôle infime, il n'apparaît qu'une seule fois dans tous les passages que nous avons jusqu'ici ou cités ou mentionnés [2] ; d'ailleurs, comme chez Zosime tous les païens sont des parangons de vertu et que les crapules sont chrétiennes, on en déduit que la qualité morale des individus est un élément secondaire qui dépend de leur choix religieux. Bref, les témoignages sont simples à interpréter et concordent : nous sommes chez Zosime en présence d'une pensée purement magique qui renonce à toute analyse rationnelle du devenir historique et se contente d'affirmations apodictiques selon lesquelles le salut de Rome est indissolublement lié à certains rites qu'il s'agit de répéter aveuglément : il n'y a pas évolution, changement, mutation, concert de forces décelables, mais écroulement brusque pour un motif unique. Toute l'*Histoire nouvelle* n'est qu'une longue démonstration de ce dogme :

[1] I 57, 1, cité *supra*, p. 309, n. 1 ; pour la nuance exacte du terme ἀτασθαλία chez Homère, on consultera par exemple les passages suivants : *Il.* IV 409 ; *Od.* I 34 ; XII 300 ; XXI 146 ; XXIII 67.

[2] IV 21, 3, cité *supra*, p. 314, n. 1.

Zosime ne tente pas, à partir des événements, de leur découvrir une cohérence ; sa doctrine préexiste, l'histoire est interprétée, falsifiée quand il le faut, pour illustrer et démontrer cette doctrine [1].

On voit que l'abîme ne saurait être plus profond entre Polybe et Zosime, et sans du tout que le second s'en aperçoive : quoi de plus frappant à cet égard que cette phrase mentionnant Polybe et se terminant par une citation d'Homère ? C'est déclarer vouloir imiter Voltaire et conclure en citant Bossuet ; c'est démontrer exemplairement son incompréhension, réunir l'inconciliable. Le passage de Polybe auquel Zosime fait deux fois allusion se situe dans le premier chapitre du premier livre. Je doute que Zosime en ait lu beaucoup plus ; en tout cas, il n'y a rien compris ; du reste, comme l'a, nous l'avons vu [2], souligné F. Taeger, le rationalisme de Polybe ne pouvait que rester hermétique pour un historien dont la pensée a régressé vers les schémas simplistes d'une conception théologique, providentialiste, magique du devenir historique.

* * *

A côté des passages allégués dans le développement précédent et qui montrent concrètement la providence à l'œuvre dans l'histoire de Rome, il y a chez Zosime un certain nombre d'affirmations théoriques concernant les forces qui agissent sur la destinée des hommes. Le texte le plus étendu à cet égard se trouve dans le préambule, à la suite de la longue

[1] Sur la cohérence de la doctrine providentialiste de Zosime et sur son origine, ainsi que sur les falsifications chronologiques contenues dans l'*Histoire nouvelle*, cf. mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître. Comme on voit, ma conclusion est en complète opposition avec celle de l'étude, à mon sens assez rapide et superficielle, de Z. Petre, La pensée historique de Zosime, *StudClas* 7 (1965), 263-72.

[2] Cf. *supra*, p. 306, n. 6.

phrase citée plus haut et qui contient la première mention de Polybe [1] :

« Personne cependant n'attribuera ces succès à la vertu humaine, mais bien à la fatalité fixée par les Parques, ou au cycle des révolutions astrales, ou à la volonté de Dieu qui seconde les entreprises à la portée de l'homme et conformes à la justice ; ces entreprises en effet, en imposant aux événements futurs une sorte d'enchaînement logique pour qu'ils se déroulent nécessairement d'une certaine manière, suggèrent à ceux qui apprécient correctement les faits l'opinion que le gouvernement des hommes est confié à une sorte de providence divine, si bien que tantôt, grâce au concours d'esprits fertiles, ils prospèrent, tantôt, la stérilité prévalant, ils en sont réduits à l'état qu'on voit aujourd'hui ; c'est en suivant les événements qu'il convient de mettre en évidence ce que j'affirme. »

Il est superflu de répéter en détail ici le contenu de mes notes à cette phrase trop longue et maladroite [2]. Disons simplement qu'elle mêle sans cohérence des conceptions largement répandues parmi les païens de l'Antiquité tardive. Nécessité et providence, ἀνάγκη et πρόνοια, ressortissent à une philosophie fataliste, et la possibilité pour l'homme d'agir sur son destin est d'abord niée ; cependant Dieu favorise les entreprises humaines conformes à la justice, ce qui semble introduire une liberté de choix ; la fin de la phrase paraît de

[1] I 1, 2 (traduction et texte d'après mon édition, p. 8 sq.) :
ἀλλὰ τούτων μὲν οὐκ ἄν τις ἀνθρωπίνην ἰσχὺν αἰτιάσαιτο, Μοιρῶν δὲ ἀνάγκην ἢ ἀστρῴων κινήσεων ἀποκαταστάσεις ἢ θεοῦ βούλησιν τοῖς ἐφ' ἡμῖν μετὰ τὸ δίκαιον ἀκόλουθον οὖσαν· ταῦτα γὰρ εἱρμόν τινα αἰτιῶν τοῖς ἐσομένοις εἰς τὸ τοιῶσδε δεῖν ἐκβαίνειν ἐπιτιθέντα, δόξαν τοῖς ὀρθῶς τὰ πράγματα κρίνουσιν ἐμποιεῖ τοῦ θείᾳ τινὶ προνοίᾳ τὴν τῶν ἀνθρωπίνων ἐπιτετράφθαι διοίκησιν, ὥστε εὐφορίας μὲν συνιούσης ψυχῶν εὐθενεῖν, ἀφορίας δὲ ἐπιπολαζούσης ἐς τὸ νῦν ὁρώμενον σχῆμα κατενεχθῆναι· χρὴ δὲ ἐπὶ τῶν πραγμάτων ὃ λέγω διασαφῆσαι.

[2] Cf. mon édition, p. 129-31.

nouveau dominée par l'idée d'un enchaînement inéluctable ; il y a en somme collision entre les deux notions de nécessité préétablie et de providence se réglant sur le mérite des hommes ; il est impossible de déduire une doctrine précise de ce galimatias, et l'impression qui prédomine est que Zosime, pour meubler son préambule de quelques idées générales de circonstance, aligne un certain nombre de formules à la mode sans se préoccuper sérieusement de leur signification. En fait, dans la suite, c'est implicitement l'idée de nécessité préétablie, ou du moins de force sur laquelle les hommes n'ont aucune action, ou seulement une action magique, qui prévaut. Une série de passages illustrent cette attitude.

Celui qui s'insère peu après le récit de la mort de Stilicon apporte un élément nouveau ; malgré les difficultés d'établissement de texte qui en compromettent l'interprétation, on peut y déceler un élément néo-platonicien dualiste [1] : il y est question d'un démon malfaisant qui bouleverse la vie des hommes abandonnés par la divinité, θεῖον, et que les pires malheurs ne rassasient pas. Zosime songe-t-il à une éclipse de l'action bienfaisante du dieu suprême laissant la place aux forces du mal ? Une nouvelle allusion, quelques chapitres plus loin, semble confirmer l'idée du règne (provisoire ?) d'un démon malfaisant, ὁ τὰ ἀνθρώπινα λαχὼν ἀλιτήριος δαίμων [2]. Peut-on étendre au reste de l'œuvre cette opposition

[1] V 35, 5 : τὸν τότε συνέχοντα δαίμονα, τῆς τῶν ἀλιτηρίων ὄντα σειρᾶς κα ἐν ἐρημίᾳ τοῦ θείου πάντα συνταράττοντα τὰ ἀνθρώπινα. La découverte du *Vat Graec.* 156 a modifié le texte, celui des anciennes éditions est fautif, (cf. l'apparat de l'édition Mendelssohn, p. 262, 18-19) ; la traduction latine de Leunclavius est fausse, et comme d'habitude, celle de Buchanan-Davis (San Antonio, Texas, 1967) répète la même erreur ; il faut entendre σειρά non dans le sens de « lien », mais dans celui de « série, catégorie » : un démon de la catégorie des mauvais démons ; je crois par ailleurs qu'il faut suivre la conjecture de Mendelssohn proposant de remplacer τότε par τὰ ὅλα, ce qui fournit un complément indispensable à συνέχοντα ; cela précise l'idée du règne d'un démon malfaisant, tout en supprimant une indication temporelle vague et inutile.

[2] V 41, 5.

entre θεῖον bienfaisant et δαίμων malfaisant? Il est difficile de répondre ; certes une phrase comme ὁ δαίμων εἰς ἕτερόν τι τὴν τῶν πραγμάτων ἤγαγε τύχην [1] est d'un ton plus neutre, du moins dans l'expression, car en fait il s'agit des événements qui suivent la mort de Julien, bien sûr catastrophiques pour un auteur comme Zosime ; par ailleurs, c'est du θεῖον que viennent d'utiles présages [2], c'est le θεῖον qui institue les cérémonies tutélaires des Jeux Séculaires [3], c'est au θεῖον que les Etrusques de Narni conseillent d'adresser des prières pour qu'Alaric épargne Rome [4], c'est grâce à sa dévotion envers le θεῖον que Dioclétien perce l'avenir [5]. Nulle part en tout cas Zosime ne définit expressément ce que pourrait être l'action réciproque, ou le conflit, du θεῖον et du δαίμων ni ne précise comment il se fait que la divinité laisse sévir le démon.

La τύχη, chance, hasard heureux, ou hasard tout court, apparaît parfois : c'est elle qui permet aux Romains de s'emparer de l'Europe entière [6], c'est elle qui favorise Probus d'une pluie de blé miraculeuse [7], c'est elle qui empêche l'entente entre Honorius et Alaric en été 410 [8] ; cependant un passage déjà cité nous montre que le δαίμων dirige, détermine la τύχη [9], qui devient ainsi l'expression d'une force divine ou démoniaque. Lorsqu'il est question du châtiment d'un coupable, Zosime nous parle de l'œil d'Adrastée, auquel nul n'échappe [10], ce qui est encore une référence à une force inéluctable et transcendante.

Ce qui implique surtout chez l'auteur de l'*Histoire nouvelle* la notion de nécessité, d'avenir prédéterminé, c'est sa croyance, profondément enracinée et s'exprimant en de mul-

[1] IV 4, 3. [2] I 58, 4. [3] II 5, 5.
[4] V 41, 1. [5] II 11, 5. [6] I 5, 1.
[7] I 67, 2. [8] VI 13,1. [9] Cf. *supra*, n. 1.
[10] V 10, 3 ; cf. Amm. XIV 11, 25 (*Adrastia*) ; XXVIII 6, 25 (*iustitiae oculus sempiternus*) XXIX 2, 20 (*iustitiae oculus*).

tiples passages, en la possibilité de connaître cet avenir avec précision et sans risque d'erreur. C'est pour lui un élément central de sa foi païenne : Constantin reste d'abord fidèle aux cultes traditionnels par intérêt, parce qu'il a éprouvé à plus d'une reprise l'exactitude de prophéties qu'on lui avait faites ; une fois converti, il interdit la divination, pour éviter qu'on en fasse usage pour lui nuire [1]. Zosime est grand amateur d'oracles : il cite et commente celui qui concerne les Jeux Séculaires [2] ; le même honneur échoit à des vers qui prétendument avaient annoncé la future grandeur de Constantinople, mais qui en réalité concernent tout autre chose [3]. Deux longs chapitres sont réservés aux oracles et prodiges qui annoncèrent la fortune puis la ruine des Palmyréniens [4]. Quand Gratien refuse la robe de Grand Pontife, le *promagister* du collège sacerdotal annonce à l'impie en termes voilés sa mort prochaine [5]. Zosime raconte comme Ammien l'histoire du malheureux Théodore victime de sa curiosité ; ayant cherché à savoir qui régnerait après Valens, il eut la révélation d'un nom commençant par ΘΕΟΔ —, ce qui fit peser sur lui les pires soupçons — en partie justifiés du reste — et lui coûta la vie ; le vrai successeur se nommait Théodose ! [6] Enfin nous avons déjà vu que Dioclétien, grâce à sa piété, perça l'avenir [7]. Parmi tous ces présages, les plus intéressants sont ceux qui concernent Julien : après sa proclamation à Paris, Julien ne cache plus ses sentiments favorables envers la divinité (de nouveau τὸ θεῖον !), qui lui révèle l'avenir en songe : le Soleil lui apparaît et lui adresse quatre vers que cite Zosime et qui annoncent la mort de Constance [8].

[1] II 29, 1 ; 4.

[2] II 5-6.

[3] II 36-37 ; cf. mes notes à ces chapitres dans mon édition, vol. I, p. 109 sq., 237-41.

[4] I 57-58.

[5] IV 36, 5.

[6] IV 13, 3-4 ; cf. Amm. XXIX 1, 32.

[7] Cf. *supra*, p. 328, n. 5.

[8] III 9, 4-6 ; le même oracle se trouve chez Amm. XXI 2, 2.

Peu après, dans sa marche vers le sud, installé à Nish, Julien prend conseil des devins et se conforme à leurs indications [1]. Au printemps 363, Julien quitte Antioche pour aller guerroyer contre les Perses malgré les mauvais présages ; Zosime déclare connaître la raison de cette conduite mais refuse de la révéler [2]. Il n'est pas possible ici d'aborder le vaste sujet des signes et présages concernant le destin de Julien que païens et chrétiens utilisèrent plus tard dans leurs polémiques au sujet de l'Apostat [3]. Si Zosime fait cette allusion réticente, c'est que le sujet était trop controversé dans ce débat idéologique pour qu'il pût le passer entièrement sous silence et s'il n'en dit pas plus, c'est qu'il ne tient pas à insister sur ce qu'il considère très certainement comme une faute de son héros. Quant aux motifs de cette conduite à ses yeux « impie », on peut tenir pour certain que toute la tradition païenne les ignorait ; vu l'exaltation religieuse de Julien dans les mois précédant sa mort, il est peu probable qu'il ait passé outre à ces mauvais présages pour des motifs purement rationnels ou égoïstes, et sans se préoccuper d'être en règle avec les dieux. Bien des précisions sur la fin de la vie de l'Apostat furent ignorées même des contemporains, nous en avons ici un nouvel exemple. Le détail des présages défavorables étant connu, il est évident que les chrétiens l'utilisèrent pour illustrer l'incohérence de la conduite de leur ennemi ; si les païens avaient su quelle réponse leur donner, ils auraient riposté ; c'est du moins ce que me semble révéler la ruse maladroite de Zosime, ruse impliquant — c'est ce qui nous importe surtout ici — une foi aveugle dans les présages. On peut du reste relever en passant que c'est la pratique constante de Zosime que d'escamoter tout ce que la propagande chré-

[1] III 11, 1.

[2] III 12, 1 ; cf. L. Cracco Ruggini, *Simboli di battaglia ideologica nel tardo ellenismo* (Pisa 1972), 82.

[3] Cf. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, 75-89.

tienne pourrait utiliser pour ruiner la démonstration providentialiste qu'il cherche à faire : les prémonitions qu'a Constantin avant la bataille du pont Milvius, auxquelles, contre toute attente, Zosime semble d'ailleurs faire allusion plus loin [1], la politique religieuse de Julien vouée à l'échec [2], la réaction païenne favorisée par Eugène et Arbogast qu'arrête le désastre du Frigidus [3].

Le bilan de ces analyses n'est pas facile à dresser. Il faudrait d'abord déterminer dans chaque cas ce qui vient de la source et ce qui est original. Comparer Zosime à l'Eunape des *Vitae sophistarum* n'est pas légitime, car dans cet ouvrage, l'auteur est bien plus lui-même que dans les *Histoires*, où il subit fortement l'influence d'une source occidentale d'une orientation idéologique nettement différente [4] ; quant aux fragments de ces *Histoires*, ils sont trop peu nombreux pour fournir un terme de comparaison vraiment valable, et à part cela, on est livré aux hypothèses invérifiables : ainsi, je crois que ce que dit Zosime de Julien face à la divination lui vient en droite ligne d'Eunape, comme du reste sa polémique contre les autres historiens de Julien, mais je ne suis évidemment pas en mesure d'en fournir la preuve [5]. Par ailleurs, on peut se consoler de cette incertitude en songeant que Zosime adhère bien sûr à l'idéologie des sources qu'il utilise et qu'il partage les croyances de leurs auteurs. Il ne faut du moins jamais oublier un principe de base, valable éminem-

[1] Cf. II 15-16 et II 29, 4.

[2] L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, 81-2 et n. 187 ; attribuer ce silence à un remaniement de l'*Histoire nouvelle* dû à un chrétien, comme le fait W. E. Kaegi Jr., *Byzantium and the Decline of Rome* (Princeton 1968), 119, revient à méconnaître profondément le but et l'économie de l'œuvre de Zosime.

[3] IV 54-58.

[4] Cf. mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.

[5] Ainsi, L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, 81, suggère que Zosime III 2, 4 est une polémique contre Eunape sans même envisager la possibilité que ces mots viennent précisément... d'Eunape !

ment pour tout ce qui précède : les mots « Zosime dit » signifient très souvent en fait « Eunape dit » ou « Olympiodore dit ». Il y a là une première explication de la part d'incohérence des vues de Zosime sur ce que je n'ose à peine appeler la philosophie de l'histoire. Il y en a une autre, je crois plus importante. P. M. Camus l'a montré pour Ammien [1], cela se vérifie pour tous les païens de l'Antiquité tardive qui ne sont pas philosophes de profession — et même on peut hésiter en ce qui concerne ces derniers. Leurs croyances philosophico-religieuses ne forment pas un corps de doctrine unitaire, intégré, les grandes difficultés ne sont pas abordées. Ni Ammien ni Zosime ne posent le problème de la prescience divine et du libre arbitre humain, de l'action des forces transcendantes et de la responsabilité historique des individus. Selon Zosime, Rome disparaît parce qu'on a négligé les cérémonies païennes, les principaux coupables étant les empereurs chrétiens : ont-ils agi librement, la divinité supérieure a-t-elle prévu leur conduite, a-t-elle pu ou voulu les contrecarrer, a-t-elle laissé, oui ou non, le champ libre au démon malfaisant ? Les Romains ont perdu leur Empire σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν, mais les oracles l'ont prédit, donc les responsables ont obéi à une nécessité préétablie, les dieux païens ont prévu leur déréliction sans rien faire pour y obvier, ils ont laissé échouer lamentablement leurs derniers défenseurs, Julien, Eugène. La tentative de Zosime aboutit dans le cul-de-sac d'une aporie philosophique classique, le dernier polémiste païen du monde antique ne parvient pas à expliquer le triomphe du christianisme et la fin de Rome.

* * *

[1] *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IVe siècle* (Paris 1967), 173-99 ; cf. A. Demandt, *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammians* (Bonn 1965), 99-112.

Avant de conclure et pour juger plus équitablement de Zosime en le confrontant non plus avec un lointain prédécesseur, mais avec les historiens de son époque, il convient d'examiner très rapidement quelles sont les tentatives de périodisation et les conceptions concernant les forces qui agissent sur le devenir historique dont nous pourrions trouver la trace dans leurs œuvres.

Pour les chrétiens, le problème se pose en termes assez simples, car leur attitude et leur doctrine sont absolument unitaires et s'inspirent des enseignements de leur foi. Le temps chrétien connaît un début, la création, des étapes essentielles qui marquent une évolution irréversible, la chute et l'incarnation, et connaîtra une fin, le jugement dernier [1]. C'est forcément à l'intérieur de ce schéma que s'inscrit toute histoire chrétienne, avec éventuellement des subdivisions supplémentaires empruntées à la Bible, par exemple la succession de quatre Empires mondiaux selon le *Livre de Daniel* [2]. Ces conceptions jouent un rôle important dans la pensée chrétienne, au point de susciter un intérêt marqué pour les problèmes de chronologie, qui aboutit du reste à la création d'un genre littéraire nouveau florissant aux IVe et Ve siècles, celui de la *Chronique* [3] ; l'espérance eschatologique et le désir

[1] Cf. H.-C. PUECH, *La Gnose et le temps* (Eranos-Jahrbücher 20, 1951), 57-113, surtout p. 67-76 ; A. MOMIGLIANO, *Time in Ancient History, Quarto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico* (Roma 1969), 13-41 ; M. MESLIN, *Le christianisme dans l'Empire romain* (Paris 1970), 176-191 ; cf. aussi la longue note 555, p. 412-61, sur *L'intuizione del tempo nella storiografia classica*, dans S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* II 2 (Bari 1966).

[2] Cf. 2, 31-45 et 7, 1-14 ; sur ce problème, cf. par exemple mon ouvrage *Roma aeterna. Etudes sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions* (Bibliotheca Helvetica Romana, 1967), 171 ; 214-5, 279 ; indications bibliographiques p. 171, n. 10.

[3] Cf. A. MOMIGLIANO, *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV* (Torino 1968), p. 95 sq. ; du même, article cité *supra*, 319 note 1, p. 32 ; mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître, et ma contribution *Païens et chrétiens face à la crise de l'époque des grandes invasions*, à paraître dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*.

de prévoir la fin du monde furent évidemment de puissants aiguillons pour ce type de recherches. Je ne mentionne que pour mémoire la place qu'occupent les problèmes de périodisation et de chronologie dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin et l'*Historia aduersus paganos* de son disciple Orose [1]. Quant à la force qui « fait » l'histoire, c'est évidemment pour les chrétiens la providence de leur Dieu, dont ils voient la marque partout, notamment et éminemment dans la christianisation de l'Empire romain. J'ai tenté de montrer dans mon livre *Roma aeterna* comment, à l'instar des païens, les chrétiens du IVe siècle lièrent dangereusement le sort de leur religion, devenue religion d'Etat, aux destinées de l'Empire, comment, après la prise de Rome par Alaric, saint Augustin parvint à conjurer ce péril, comment enfin, malgré le peu de succès que connurent les hautes spéculations de l'auteur de la *Cité de Dieu*, la disparition de l'Empire n'eut pas de graves conséquences pour l'évolution de cette idéologie politique et religieuse grâce au fait que, très nettement dès Léon le Grand, la Rome des papes succède sans heurt à la Rome des empereurs. Ainsi, l'historiographie chrétienne se développe sur une base chronologique et philosophique très cohérente et assez souple pour évoluer au fur et à mesure que se modifie la situation politique. Comme l'historiographie où s'exprime la propagande païenne, l'historiographie chrétienne est rigoureusement providentialiste et le rationalisme de Polybe lui est également foncièrement étranger ; mais, plus riche, plus capable de s'adapter, de dépasser l'utilitarisme du *do ut des* où s'épuise la raison d'être des vieux cultes officiels, elle se montre, contrairement à sa concurrente païenne dont Zosime illustre l'échec, en mesure de

[1] Pour Augustin, cf. par exemple K.-H. SCHWARTE, *Die Vorgeschichte der augustinischen Weltalterlehre* (Bonn 1966) ; pour Orose, on examinera surtout *Hist.* II 1-3 et VII 2, ainsi que les deux ouvrages récents de B. LACROIX, *Orose et ses idées* (Montréal-Paris 1965) et de E. CORSINI, *Introduzione alle Storie di Orosio* (Torino 1968).

surmonter le choc des invasions barbares et la disparition de l'Empire.

Du côté païen, la propagande providentialiste d'Eunape et de Zosime n'occupe pas tout le champ de l'historiographie ; malheureusement, les genres littéraires qui dominent dans le domaine à l'époque qui nous intéresse, c'est-à-dire les résumés et les biographies, s'inscrivent dans des cadres trop limités pour que soient sérieusement abordés les problèmes qui nous préoccupent ici ; quant aux œuvres de plus longue haleine, elles ne se sont pas conservées, à l'exception du seul Ammien. Comme il écrit avant la grande secousse de 410, le problème de la fin de Rome ne se pose absolument pas pour lui. Nous avons vu que ses conceptions philosophico-religieuses ne sont pas plus précises et plus cohérentes que celles de Zosime, mais cela apparaît moins, précisément parce qu'il est confronté à une situation beaucoup moins grave. Païen largement tolérant, il ne tente nullement de plaquer sur les événements un providentialisme naïf, il n'a pas de doctrine qu'il veut imposer au lecteur. La monarchie, l'Empire, sont pour lui des données fondamentales, sur lesquelles il ne s'interroge jamais [1]. Par l'ampleur de son information et de son expérience, par son souci scrupuleux d'objectivité, par le fait qu'il est dépourvu d'idées préconçues et qu'aucune idéologie ne l'aveugle, il est infiniment plus proche d'un Polybe que Zosime. Mais il n'a que peu de goût pour la discussion abstraite. Dans la perspective qui est la nôtre ici, nous ne relèverons qu'un seul point, concernant le problème de la périodisation : on voit réapparaître chez Ammien le vieux schéma biologique consistant à comparer les étapes de la vie d'un Etat à celles de la vie d'un homme, appliqué à Rome notamment par l'un des

[1] L'apparition de mots comme *fatum* ou *fortuna* dans Ammien ne permet guère de déductions sur ses conceptions philosophiques, car elle répond avant tout à un usage littéraire ; cf. C. P. T. NAUDÉ, Fortuna in Ammianus Marcellinus, *AClass* 7 (1964), 70-88, et W. SEYFARTH, Ammianus Marcellinus und das Fatum, *Klio* 43-45 (1965), 291-306.

Sénèque (on ne sait pas au juste s'il s'agit du père ou du fils), par Florus, par Lactance et par l'*Histoire Auguste*[1]. Ce schéma supposerait logiquement que l'Etat, c'est-à-dire l'Empire romain, comme l'être humain, finisse par mourir. En réalité, nous constatons que, pour Florus, Rome connaît une nouvelle jeunesse sous Trajan ; pour Lactance citant Sénèque, le principat équivaut à une rechute dans l'enfance, alors que dans l'*Histoire Auguste*, il est conçu comme une restauration ; chez Ammien enfin, Rome connaît une vieillesse entourée de respect qui semble devoir durer sans limite définie. On voit donc qu'en contradiction flagrante avec le terme de comparaison adopté, le schéma n'aboutit jamais à la mort, dont la possibilité n'est même pas envisagée théoriquement. Il n'y a certes pas lieu de s'étonner outre mesure de cet escamotage ; il n'en reste pas moins symptomatique, surtout chez Ammien, qui vit à la veille du grand bouleversement et en voit sous ses yeux les prodromes. L'avenir est encore ouvert pour lui, et le schéma biologique reste un ornement rhétorique anodin ; les événements ne s'étaient pas encore produits qui auraient pu lui conférer une signification éminente et une portée tragique.

* * *

Je crains d'avoir été bien long pour tenter de montrer que Zosime a été le seul écrivain de l'Antiquité tardive où l'on rencontre un écho des conceptions théoriques de Polybe et qu'il s'agit d'un emprunt purement formel et superficiel,

[1] Flor. *Epit.* I praef. 4-8 ; Lact. *Inst.* VII 15, 14-16 citant « Sénèque », sans préciser duquel il s'agit ; Amm. XIV 6, 4-6 et *SHA Carac.* 2, 1-3, 7 ; les études les plus récentes sur ce schéma biologique sont celles de R. Häussler, Vom Ursprung und Wandel des Lebensaltervergleichs, *Hermes* 92 (1964), 313-41, et de P. Jal, dans l'introduction de son édition de Florus, dans la Collection des Universités de France (Paris 1967), vol. I, p. LXIX-LXXXV. Pour l'utilisation de ce même thème dans la littérature chrétienne, cf. P. Archambault, The Ages of Man and the Ages of the World. A Study of two Traditions, *REAug* 12 (1966), 193-228.

n'impliquant aucune adhésion en profondeur. Les méandres de ces analyses n'auront cependant pas été inutiles s'ils ont en même temps contribué à éclairer la pensée de Zosime sur le devenir historique. L'auteur de l'*Histoire nouvelle* n'est ni un grand écrivain, ni un grand historien ; sa négligence, son incohérence et son étroitesse dogmatique ne suscitent guère la sympathie ; sa valeur documentaire est certes inestimable, mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle serait pratiquement nulle si ses sources s'étaient conservées ; cependant, comme je l'ai dit plus haut, il y a sans doute du moins ceci qui lui appartient en propre, et qui suffit à lui assurer une place importante dans l'histoire de l'historiographie : avoir été le premier à reconnaître et à vouloir expliquer la chute de l'Empire romain [1].

[1] J'ai été amené à modifier cette conclusion dans la dernière de mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.

DISCUSSION

M. Gabba : Qualunque sia il significato dell'affermazione di Zosimo che l'impero romano è caduto, pare chiaro che egli ha considerato la sua problematica storica (e la sua storiografia) come il rovescio della « medaglia » polibiana. Mi pare questo il valore, molto importante, della citazione di Polibio a I 1, 1. Per quanto riguarda I 57, 1, vorrei chiedere al Prof. Paschoud se è possibile precisare il significato cronologico di οὐ πολλῷ χρόνῳ.

M. Walbank : Comme complément à la question de M. Gabba et en ce qui concerne les deux expressions de I 57, 1 ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ et ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ, croyez-vous que la différence n'est que le résultat de considérations stylistiques ? Est-ce que Zosime s'intéresse en général à de telles variations de style ?

M. Paschoud : M. Gabba souligne à juste titre l'importance de la mention de Polybe chez Zosime I 1, 1. Ce que j'ai voulu dire, c'est seulement que Zosime exprime maladroitement son intention en I 1, 1, et que le lecteur est amené à compléter lui-même le raisonnement de l'historien ; ce n'est qu'en I 57, 1 que Zosime énonce son projet de manière parfaitement claire.

L'interprétation des mots ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ soulève un vieux problème. La question est double : Zosime envisage-t-il une période d'exactement cinquante-trois ans pour la décadence de Rome, ou bien cette donnée numérique ne doit-elle être entendue que comme une approximation ? Quel serait pour Zosime le point de départ de cette décadence ? Rien dans le texte de l'*Histoire nouvelle* ne permet de donner une réponse précise à cette double question, et l'on en est réduit aux suppositions. Reitemeier (p. XVIII de son introduction à son édition de 1784) choisissait comme point de départ l'an 395 en se fondant sur IV 59, voyait

dans le chiffre cinquante-trois une donnée qu'il faut suivre assez exactement, et en tirait une déduction sur la période dans laquelle Zosime a vécu : *Polybio autem annos, quibus creuerint imperii res, numerante quinquaginta fere et tres, Zosimum rebus imperii occidentibus eumdem fere attribuisse annorum numerum necesse est. Quo posito, Zosimum ab eo tempore, quo ruere res Romanae et collabi coeperunt, adeoque inde ab anno diuulsi per Theodosium et inter filios Arcadium et Honorium diuisi a. 395 imperii, saeculi fere dimidia parte, adeoque circa occidentalis regni excidium* (Reitemeier admet pourtant ici une marge de vingt-huit ans, 395 plus 53 ne donnant que 448 !), *uixisse credemus*. Mendelssohn (p. VIII n. 2 de l'introduction de son édition de 1887) ne manqua pas de signaler que fixer le début de la décadence en 395 ne revenait qu'à choisir une possibilité entre plusieurs autres ; voici la fin de sa note : *plane latet scriptorne significet incrementi* χρόνῳ ὀλίγῳ ... *ruinae* οὐ πολὺν χρόνον *examussim respondere, an generalis potius sit aequatio. Ac mihi quidem hoc uidetur*. Je partage pour ma part le point de vue de Mendelssohn ; Zosime n'est pas soucieux d'écrire un grec élégant ; mais répéter la même expression à moins d'une ligne de distance l'a malgré tout fait reculer ; pour répondre à M. Walbank, je crois que la variété d'expression qu'il a relevée résulte d'un souci purement stylistique et ne cache aucun sous-entendu significatif.

Comme point de départ pour la décadence, les possibilités suivantes s'offrent : 314, non-célébration des Jeux Séculaires par Constantin (mise en évidence par une longue digression, II 1-7, dans l'*Histoire nouvelle*) ; 326, date de la conversion de Constantin selon Zosime II 29 ; 394, abolition des cérémonies païennes à Rome selon Zosime IV 59 ; 410, prise de Rome par Alaric, épisode qui manque déjà chez Zosime, dont le récit s'arrête quelques semaines auparavant. Si l'on admet que ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ désigne une période d'environ un demi-siècle, on peut procéder à diverses additions. Celle qui part de 314, date séduisante vu l'économie générale de l'*Histoire nouvelle*, n'aboutit évidemment pas à un total suggestif ; la plus convaincante est celle qui part de 410, que 66 années séparent de 476. Bref, je me vois

incapable de répondre à M. Gabba autrement que par une série d'hypothèses.

(*Post-scriptum :* Dans une conversation privée ultérieure, le professeur Momigliano a suggéré comme date de départ la mort de Julien en 363, que quarante-sept années séparent de 410. Cette possibilité prend un relief tout particulier si on l'envisage dans le contexte d'une théorie générale des sources d'Eunape-Zosime, qu'il est absolument impossible d'aborder ici. Je reviendrai en détail sur cette théorie et sur la suggestion de M. Momigliano dans mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.)

M. Momigliano : Ciò che desidererei sapere è se Zosimo aveva une chiara idea di quel che egli intendeva per Roma. Il cap. III 32, centrale per la sua storia, guarda sopratutto all'Oriente ; ma IV 59, 3-4 sembrerebbe riferirsi sopratutto all'occupazione dell'Occidente da parte dei Barbari, e così via.

L'importanza di Polibio per Zosimo è forse connessa con il fatto che Polibio (a cominciare da Porfirio e poi per S. Girolamo) è al centro della discussione tra Cristiani e Pagani per l'interpretazione di *Daniele* : il che, attraverso l'idea della successione degli imperi, portava alla questione specifica della decadenza di Roma.

M. Paschoud : Il y a incontestablement ambiguïté lorsque Zosime emploie des expressions comme « les Romains », « l'Empire romain », « la domination des Romains » (ἐπικράτεια ou ἀρχή). D'une part, Zosime suit sa source très passivement (cf. mon développement à ce sujet dans l'introduction de mon édition, vol. I, p. LVII-LX, ainsi que mon article dans la *RE* X A 822-4) et ne se préoccupe nullement d'en harmoniser les données avec ce qu'il peut avoir écrit ailleurs ; d'autre part, Eunape lui-même, ainsi que la source d'Eunape, méritaient sans doute le même reproche. Je crois que, ni chez Zosime, ni chez les divers auteurs constituant la tradition qu'il suit, il ne faut supposer à cet égard une volonté de précision dans la pensée et l'expression. Je pense

d'ailleurs qu'on pourrait trouver le même flottement chez beaucoup d'historiens modernes : seul le contexte permet de cerner le sens exact d'un mot comme « Rome », soit ville, soit Empire. C'est justement à cause de ce manque de clarté dans les termes qu'il est difficile de situer chronologiquement ce que Zosime entend par la disparition de l'« Empire ».

Je remercie M. Momigliano de rappeler opportunément l'importance de Polybe pour l'exégèse du *Livre de Daniel* (cf. *supra*, p. 306). On se fondait sur Polybe, utilisé sans doute le plus souvent au travers d'intermédiaires, pour affirmer ou nier que *Daniel* contenait des prophéties *post eventum* ; mais on utilisait aussi d'autres auteurs, moins saisissables pour nous parce que perdus pour la plupart (cf. la liste donnée par saint Jérôme dans sa préface au *Commentaire sur Daniel*). Il est indéniable que la typologie de la succession des grands empires est étroitement liée avec le problème de la chute de Rome ; il convient néanmoins de préciser que la prophétie de *Daniel* était, sous l'Empire chrétien, interprétée généralement dans un sens favorable à l'Empire (cf. par exemple mon ouvrage *Roma aeterna*, p. 176 sq. ; 182 ; 214 sq.). Que Polybe soit cher à Zosime — et à ceux qui partageaient ses convictions — notamment parce qu'il permettait de réfuter *Daniel*, me paraît possible, mais assez peu vraisemblable, en particulier parce que les derniers païens, entièrement occupés à assurer la survie de l'ancienne religion d'Etat, n'en étaient plus, comme à l'époque de Celse et de Porphyre, à réfuter les éléments constitutifs de la doctrine chrétienne.

M. Weil : Les observations que je présenterai sont en fait des questions, qui se limiteront à un seul passage, Zosime I 57, 1 :

1. Admettez-vous de ponctuer d'une virgule après ποιησάμενος, rattachant ainsi διὰ κ.τ.λ. à ἄξιον — ἀφηγήσασθαι ? Cela pourrait donner un sens plus satisfaisant, d'autant que le génitif absolu qui vient ensuite, Πολυβίου γὰρ κ.τ.λ., peut exprimer, sinon l'idée la plus importante, du moins une idée importante.

2. φαίνομαι ποιησάμενος : l'auteur distingue-t-il entre une construction de φαίνομαι avec le participe et une autre avec l'infinitif? s'agit-il ici d'une apparence, ou d'une réalité qui se manifeste?

3. Quel est le sens exact de πρόθεσις?

La réponse à ces questions peut aider à interpréter ce passage dont vous avez montré l'intérêt.

M. Paschoud : La première suggestion de M. Weil rejoint par une autre voie une observation d'une des notes de mon édition (vol. 1, p. 166 n. 85) : « Si les mots διά ... πρόθεσιν s'inséraient avant εἰ καί, la phrase serait plus logique : il vaut la peine de faire une digression, étant donné mon intention initiale (décrire la décadence de Rome ; « en effet... » etc.), même si jusqu'ici, j'ai paru rédiger un résumé sans digressions ». L'introduction d'une virgule après ποιησάμενος réalise la même amélioration du sens de manière plus économique, puisqu'elle évite l'hypothèse d'une transposition d'un groupe de mots de la part d'un copiste ; certes, avec cette ponctuation, la phrase améliorée demeure malgré tout maladroite et peu claire à première lecture ; mais de telles phrases ne sont pas rares chez Zosime !

Concernant la construction de φαίνομαι, je ne suis pas en mesure de répondre à la question qui m'est posée. Mais je suis prêt à admettre que la traduction « même si évidemment je rédige » est nettement préférable à celle qui figure dans mon édition « même si je parais rédiger ».

Enfin le sens de πρόθεσις ne me semble pas faire difficulté : « projet, déclaration liminaire, programme, intention. »

M. Pédech : Polybe a été la source de Porphyre pour une partie de ses *Chroniques*. Donc il était encore lu et utilisé au IIIe siècle de notre ère. Mon propos est seulement de présenter quelques notes de lecture qui paraissent offrir, chez plusieurs historiens

tardifs, l'indice d'une permanence de la méthode et de la pensée de Polybe.

Par exemple, les fragments de Dexippe révèlent un historien soucieux d'une chronologie rigoureuse. Comme chez Polybe, son système chronologique repose sur les olympiades, chaque olympiade étant divisée en quatre années archontales athéniennes (les années de Polybe ne sont pas archontales). Dexippe est intéressé par les questions militaires : deux fragments étendus décrivent le siège de Marcianopolis en Mésie par les Goths et le siège de Philippopolis en Thrace. A Marcianopolis, un philosophe, Maximus, qui soutient le courage des assiégés et leur enseigne des stratagèmes, ressemble étrangement à l'Archimède du siège de Syracuse.

Au VIe siècle, Agathias expose dans sa préface des idées sur les devoirs de l'historien qui rappellent d'une façon frappante les règles énoncées par Polybe : l'historien doit retracer les événements tels que la *Fortune* les a arrangés (on se rappelle le rôle que Polybe assigne à la Fortune dans l'histoire) ; l'historien doit s'abstenir de flatter, mais distribuer l'éloge et le blâme suivant que les événements l'exigent (idée exprimée plus d'une fois chez Polybe) ; l'historien n'est pas libre de déformer ni d'arranger les faits (exigence de vérité souvent formulée par Polybe).

Reste à savoir si ces pensées proviennent d'une tradition enseignée dans les écoles ou d'une lecture de Polybe. Quelque frappants que soient les rapprochements, il est difficile de se prononcer.

M. Paschoud : Je remercie M. Pédech de ses intéressants compléments. Voici trois observations que me suggèrent son intervention :

1. A propos de Dexippe et de sa chronologie : On peut rappeler ici qu'Eunape, source de Zosime, rédige une suite à Dexippe, mais commence paradoxalement par polémiser contre la précision chronologique de son prédécesseur. Pour Eunape, toute chronologie est superflue ; et pour cause : il suit une tradition anti-

chrétienne qui, à plus d'une reprise, falsifie la chronologie afin de donner une explication providentialiste païenne des événements. J'expose ce problème en détail dans mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître. Je me borne à relever ici combien la tradition suivie par Zosime s'écarte des sains principes polybiens !

2. A propos du rôle de la *Fortune* (τύχη) dans le devenir historique : je renvoie à ce que j'ai dit du rôle ambigu de la τύχη chez Zosime dans le cours de mon exposé.

3. A propos des principes « polybiens » d'Agathias : L'influence de Polybe n'est certes pas exclue. Mais il s'agit plus vraisemblablement d'affirmations générales tirées d'un capital commun de principes historiographiques largement répandus chez divers auteurs : qu'on songe au *sine ira et studio* de Tacite et à l'*opus ueritatem professum, numquam, ut arbitror, sciens silentio ausus corrumpere uel mendacio* d'Ammien Marcellin.